

Mireille Raffoul Sleiman

La
montagne
bleue



À mon oncle, de ta «Colette».

À mes parents, pour m'avoir donné le goût
des livres depuis mon plus jeune âge.

À Georges, mon rocher et ma plus belle
montagne.

À mes enfants, Anthony, Marc et Jean-Paul
pour qu'ils «ne perdent jamais leur Nord»,
quelle que soit leur direction.

* * *

Les gens du Nord

Ont dans les yeux le bleu qui manque à leur décor.

Les gens du Nord

Ont dans le coeur le soleil qu'ils n'ont pas dehors.

Les gens du Nord

*Ouvrent toujours leurs portes à ceux qui ont
souffert.*

Les gens du Nord

N'oublient pas qu'ils ont vécu des années d'enfer.

Enrico Macias, *Les gens du Nord*

Remerciements

Ce livre a été écrit entre trois pays. Ce n'est pas inhabituel quand je pense que mes trois fils sont nés dans trois pays situés sur trois continents différents.

Mes premiers textes ont été écrits dans un atelier d'écriture en Belgique. Vous qui m'avez poussée à m'asseoir et à écrire toutes les semaines, à vous, mes premiers lecteurs, un grand merci.

À Charles et Marie-Thérèse Najjar, qui m'ont encouragée à ressortir le manuscrit du tiroir et à lui redonner une chance ! Sans votre regard, votre amitié, vos encouragements, vos nuits blanches, ce livre n'aurait jamais été publié. Merci.

À Norma Doueih, qui a largement contribué à la conception de la couverture de l'ouvrage en m'offrant gracieusement sa peinture sur toile du village d'Ehden (Liban Nord).

Préface

LORSQUE le manuscrit est sorti de ses vieux tiroirs pour nous faire entrer dans l'intimité de cette saga familiale étalée sur quatre générations, nous ne nous attendions sûrement pas à découvrir une œuvre si réussie, qui nous emmène sur les traces d'un temps perdu jamais retrouvé, où les *madeleines* ont un parfum de thym et de blé concassé... Quatre générations, dont les récits s'imbriquent subtilement à travers des clins d'oeil incessants qui rappellent que l'histoire est un éternel recommencement.

Certes, nous connaissions bien le talent de conteuse de l'auteure, avec son bon accent du Nord, qu'elle sait si bien camoufler pour ne le faire ressortir qu'aux moments opportuns, pour donner plus de vie à ses récits. Certes, nous connaissions la profondeur et la richesse de ses sentiments qui la font naviguer invariablement entre le rire, la joie, l'émotion, la compassion, la révolte et parfois même la colère.

Mais nous n'imaginions pas pouvoir retrouver ce même talent de conteuse dans l'écriture, ni ressentir cette même richesse des sentiments dans ces lignes, de façon si vivante.

Rarement un livre nous aura autant fait rire, à travers ses anecdotes savoureuses et ses répliques pittoresques.

Rarement un livre nous aura autant fait pleurer, face à cet acharnement du destin qui semble refuser de donner sa chance à l'Amour.

Rarement un livre nous aura autant fait aimer cette *montagne bleue* qui est la nôtre tout en nous donnant la ferme conviction que notre destinée est d'être des citoyens du monde.

Charles et Marie-Thérèse Najjar

Du côté de chez «Mérié»

SITTI¹ vient d'un village qui résista longtemps aux guerres et aux persécutions. Il se dresse fièrement au sommet d'une montagne.

Sitti s'appelait «Mérié». Toute ma vie, je l'ai appelée «Mérié». Les voisins l'appelaient «Mérié». *Ami*,² l'appelait «Mérié». Thérèse, l'épicière, l'appelait «Mérié». Et j'ai toujours pensé que «Mérié» était un prénom comme un autre. Mais un jour, une dame frappa à notre porte. Elle était très élégante et sentait bon. Elle me demanda :

«Où est Madame Maria?»

Je dis :

- Il n'y a pas de Maria ici.
- Maria, ta grand-mère !

¹ Sitti : Mamie, grand-mère.

² *Ami* : ma tante (du côté paternel).

– Ma grand-mère s'appelle «Mérié».

Elle éclata de rire !

Je compris ce jour-là que les gens de la capitale ont un accent.

Longtemps je me suis réveillée de bonne heure.

Le soleil, qui s'infiltrait timidement par les volets bleus, tachetait le gros édredon blanc de rayures de lumière. Je relevais la lourde couverture pour cacher mes petites épaules dénudées. Bien qu'on soit en été, il faisait frais le matin.

Les lits de *sitti* Maria n'étaient pas très confortables. Je sentais dans mon dos les petites boules de laine qui saillaient du matelas dur et irrégulier posé sur un sommier à ressorts grinçants. *Sitti* attendait toujours le batteur de matelas, qui venait d'habitude en début d'été pour retirer la laine et la carder avant de la remettre. On riait alors en voyant ses cheveux et sa moustache se couvrir de légers flocons blancs. Mais malgré ses vigoureux coups de maître, on retrouvait le soir presque les mêmes matelas : les petites bosses avaient simplement changé de place.

Mais depuis quelques mois déjà, le batteur de matelas n'osait plus venir dans le village de *Sitti*. C'était beaucoup trop dangereux. Il était musulman.

Dans la pièce d'à côté, j'entendais les balbutiements de *sitti* Maria :

– 'Assalamou 'alayki ya Mariam... Je vous salue Marie pleine de grâce...

La journée de *Sitti* commençait toujours par la récitation du Rosaire. Sa voix était à peine audible mais s'élevait de temps en temps avec ses bâillements ou de bruyants soupirs. Sans bouger de mon lit, je pouvais deviner exactement ce qu'elle faisait. Au tintement de ses bracelets, je savais qu'elle achevait sa prière par un large signe de croix et qu'elle enfilait son chapelet autour de son cou. Puis le tintement se faisant plus intense, je devinais alors que *Sitti* tressait ses longs cheveux décolorés. Au grincement du lit... qu'elle se levait pour aller se laver le visage. Le bruit profond de l'eau qui coulait du robinet se confondait avec le va-et-vient de ses bijoux en or.

Puis j'attendais, les yeux fermés, que la chambre soit embaumée par le délicieux arôme du café. *Sitti* poussait la grosse porte en bois, et sortait sur la terrasse baignée de soleil, sa *rakwé*¹ et quelques petites tasses à la main. Je cachai ma tête sous la couverture, mes yeux aveuglés par l'éclat du jour.

Par les fentes des volets je voyais indistinctement la grande silhouette de *Sitti* bouger puis disparaître. Elle s'installait à côté de *Amti* sur le divan en bois, à

¹ *Rakwé* : cafetière spéciale pour préparer le café turc.

l'ombre de la treille, pour siroter le café. Elles échangeaient quelques paroles, aspiraient quelques gorgées, puis se taisaient, les yeux rivés vers la montagne.

C'est alors que je quittais mon lit grinçant et courais les pieds nus me cacher dans le lit de *Sitti*. Comme d'habitude, dans la panique, ma mère avait encore oublié d'emmenner mes pantoufles. Elle a aussi oublié tous mes jouets et mes nouvelles chaussures noires. Dans la guerre, on ne prend que l'essentiel.

D'ailleurs, dans la chambre de *Sitti*, il n'y avait que l'essentiel. Deux grands lits, deux couvertures, un tapis en laine, une armoire au miroir noirci par les années et une chaise en paille sur laquelle *Sitti* étalait le jour, sa chemise de nuit, et le soir, sa robe grise. En guise de décor, un calendrier suranné à l'effigie de Saint Georges sur son cheval blanc tuant le dragon.

Le lit de *Sitti* était beaucoup plus grand que le mien, et j'adorais pouvoir m'y étendre en largeur, pour contempler le seul objet superflu de la pièce, un portrait en noir et blanc d'un très bel homme en costume, accroché sur le mur.

*Jeddé*¹ Gergès.

La photo de cet homme grand et mince, aux cheveux clairs coiffés en arrière avec de la brillantine me fascinait.

Je regardais longuement son costume trois pièces, ses yeux rieurs, sa main blanche posée sur sa chaîne-montre qui pendait de son gilet rayé. Cette montre, je la connaissais bien. Je la voyais dans l'appartement

¹ *Jeddé*: *Papi*, grand-père.

de ma tante, fièrement exposée dans la vitrine de la salle à manger, à côté des tasses en porcelaine.

Avoir vécu dix-huit ans aux États-Unis ajoutait indéniablement au charme de *Jeddé*. Je m'allongeais devant son portrait et m'imaginais le jour où il était rentré au pays : je rêvais qu'il était follement tombé amoureux de *Sitti* et que pour l'embrasser, il la renversait en arrière, exactement comme Clark Gable, fougusement, étreignait Scarlett O'Hara.

Alors que les hommes portaient encore des sarouals, *jeddé* Gergès se dandinait dans le village en costume, chemise et ruban autour du cou.

– Quand il revint de la *Metehdeh*¹, les gens se retournaient sur son passage, tellement il était beau dans son complet ! racontait *sitti* Maria, toujours amoureuse comme au premier jour.

– Et ses chaussures en cuir toujours cirées... Un vrai prince ! enchaînait *'amti* Haïfa, la sœur de *Jeddé*.

Sitti acquiesçait. Et ainsi, assises l'une à côté de l'autre sur le divan devant la porte, elles se délectaient à citer toutes les qualités de *Jeddé*, son charme, son élégance, son accent américain, ses chemises blanches immaculées, sa générosité... et aussi sa malchance...

Le portrait de cet homme parfait me captivait. Et aussi l'histoire de sa courte vie.

Sitti Maria était folle amoureuse de son dandy américain et ils vécurent ensemble une superbe histoire d'amour.

¹ *Metehdeh* : Les États-Unis.

– Je sortais du bain, mes cheveux noués avec un foulard bleu, quand il arriva chez nous. Il voulait voir mon frère Youssef. Je courus me cacher derrière le rideau qui séparait le salon des chambres. Mais trop tard, il m'avait vue, racontait *Sitti*, espiègle. Plus tard, il m'avoua que depuis ce jour, son cœur n'avait jamais cessé de battre pour moi, ajoutait-elle avec un sourire triomphant. Mais vite, sa voix changeait et sa mine se renfrognait :

– *Ya haram 'al chabeb!*¹

Et elle reprenait son chapelet et commençait à prier, sa tête penchée d'un côté.

Le destin tragique de *Jeddé* ajoutait à son charme. Je regardais ses yeux clairs et essayais d'imaginer quel type de grand-père il aurait fait s'il était resté en vie. Il aurait peut-être parlé libanais avec un accent américain, en roulant les «r»... ou tout simplement, il m'aurait prise sur ses genoux et raconté son voyage quand il avait dix ans :

«Comme des milliers de personnes au début du siècle, j'ai fui avec mes frères et sœurs la guerre et la famine. Un quart de la population du Mont Liban a quitté le pays en ces temps difficiles où famine et maladies sévissaient.

Nous étions sept orphelins, de huit à quinze ans, attendant sur le quai le bateau qui nous emmènerait à Nélyirk² chez notre sœur aînée, déjà mariée.

Comme tous les passagers, après avoir inspecté nos papiers, on nous fit passer un examen médical. On nous

¹ *Ya haram 'al chabeb* : pauvre jeunesse !

² *Nélyirk* : New York.

accepta tous, sauf ma sœur Haïfa. Elle était fiévreuse et des boutons rouges commençaient à lui couvrir le corps et le visage. Le diagnostic tomba comme une guillotine : la variole.

En pleurs, je lâchai malgré moi la main de Haïfa qui n'avait que douze ans et qui se débattait, en suppliant les inspecteurs de ne pas la séparer de ses frères et sœurs.

Mais personne ne voulut l'entendre. Il était interdit aux personnes atteintes de maladie contagieuse de voyager sur le bateau. On la fit descendre de force, en lui conseillant de rentrer chez elle : elle ne pourrait pas voyager avec nous.

— Je reviendrai, je te le promets, je reviendrai, attends-moi à la maison ! sanglotai-je.

Haïfa attendit toute l'après-midi sur le quai, jusqu'à ce que le grand navire poussât son dernier sifflet, avant de s'éloigner du rivage, emportant à son bord, toute sa famille.

Je scrutai longtemps la terre de mes yeux embrumés.

L'océan, que je découvrais pour la première fois, avait un goût amer.»

Lundi était jour de lessive.

J'écoutais en silence le bruit de l'eau bouillante que versait '*amti* Haïfa dans le gros bac en cuivre placé dehors depuis la veille. Puis j'entendais ses pas lourds dans la cuisine, suivis du bruit de l'eau coulant du robinet. '*Amti* remplissait sa vieille marmite d'un peu d'eau froide qu'elle rajoutait au bac pour la tempérer puis s'installait sur la petite chaise en bois.

Elle jetait son gros savon dans l'eau, puis y plongeait un par un les vêtements sales qu'elle avait triés depuis quelques jours.

Commençait alors une série interminable de frottements, battements, immersions, éclaboussures, rinçages, clôturés enfin par un puissant essorage.

Le tout était suivi d'un long silence... Je savais que '*Amti* était maintenant complètement penchée sur son bac, à bout de souffle, ses mains rougies

agrippées au vêtement, essayant d'en extraire les dernières gouttes.

Parfois, je m'accroupissais à côté d'elle, la regardant maltraiter rudement ses chiffons. Je me demandais alors à quoi elle pensait en lavant son linge. Un matin, je trouvai en moi assez de courage pour lui demander si *Jeddé* avait tenu sa promesse de revenir la voir un jour. « *Mais bien sûr qu'il revint me voir, comme il me l'avait promis.* »

Dix-huit ans plus tard. Mais pour *'Amti* cela n'avait aucune importance.

Alors elle desserrait son étreinte et son visage s'illuminait. Elle replongeait l'habit dans la cuvette et prenait une petite pause en caressant l'eau de ses mains ridées.

« En 1932, un jeune homme élégant arriva dans son village natal. Il descendit du taxi sur la grande place du village, *el Seha*, et demanda au chauffeur de l'aider à porter sa grande valise en cuir brun. Quelques curieux assis à la terrasse d'un café se levèrent, observant la voiture qui s'arrêtait et le jeune homme qui payait la course au conducteur.

– C'est peut-être un émissaire français. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? se demanda le gérant du café en voyant son costume et son teint clair.¹

Le jeune homme laissa sa valise sur le bord de la route et se dirigea vers eux, un chapeau en feutre noir sur la tête.

¹ Le Liban était sous le mandat français depuis 1918.

– *Marhaba chabeb!*¹ lança-t-il avec un grand sourire, en enlevant son chapeau.

Le gérant n'en croyait pas ses oreilles. Ce blond aux yeux bleus parlait libanais, avec l'accent du village de surcroît ! Les personnes assises autour de la table, finissant une partie de trictrac, s'arrêtèrent pour contempler l'étranger.

Ils le dévisagèrent, leurs yeux l'examinèrent de haut en bas en s'attardant sur ses vêtements chics, ses chaussures parfaitement cirées, et la chaîne dorée qui pendait de la poche de son gilet. »

Amti prenait plaisir à décrire la beauté et l'élégance de *Jeddé*. Chaque fois qu'elle me racontait son arrivée, elle ajoutait un nouveau détail : son parfum, ses cheveux brillants, ses chaussettes en soie... Une fois satisfaite de sa petite description, elle ajoutait :

« Devant leur mine ébahie, il s'empressa d'expliquer qui il était et leur demanda s'ils connaissaient une certaine Haïfa, sa sœur, qu'il avait quittée depuis 1914. Quelques personnes se groupèrent autour de lui, essayant de deviner qui était Haïfa, lui demandant si elle était mariée ou non.

– Oui, Haïfa Isshak, la femme de Youssef, cria notre jeune voisin, heureux de deviner enfin l'identité de la mystérieuse inconnue. Je te montre le chemin. Suis-moi, ajouta-t-il, enchanté de lui rendre ce service. Il l'aida à porter sa valise et le devança, brisant par l'arrivée de cet émigré, la monotonie de sa journée. »

¹ *Marhaba chabeb* : salut les gars !

L'histoire de *'Amti* s'arrêtait là. Son sourire disparaissait.

Elle reprenait alors son linge et se remettait à frotter inlassablement, le regard perdu. Mais moi, jouant avec le cube bleu que *'Amti* utilisait pour blanchir le linge, je continuais l'histoire :

«Haïfa dansa de joie en voyant son frère Gergès arriver avec sa valise. Ses cris d'allégresse alertèrent les voisins qui accoururent, surpris de la voir pour une fois si heureuse, elle qui, depuis longtemps, ne savait que gémir de détresse. Gergès rêvait de s'accrocher à son cou, comme il le faisait jadis. Mais il était devenu beaucoup plus grand qu'elle. C'est donc lui, en larmes, qui la prit entre ses bras en la serrant fort contre lui. Frère et sœur restèrent soudés l'un à l'autre longtemps, en pleurant. Les voisins aussi pleuraient, heureux de voir enfin que Haïfa n'était plus seule.»

– *Khla'ni 'ala sakhra we'tini haz!*¹

'Amti Haïfa répétait ce dicton avec résignation et amertume, penchée sur son bac en cuivre. Un trou dans le creux de son cou était visible mais on faisait semblant de ne pas le voir.

Elle et *sitti Maria* étaient inséparables, indissociables, soudées à jamais pour le meilleur et par le pire ! D'ailleurs, elles dormaient dans la même chambre, là où était accroché le portrait de *Jeddé*. Indéniablement, il leur manquait à toutes les deux. Et ensemble, elles portaient son deuil.

¹ *Khla'ni 'ala sakhra we'tini haz* : «Faites que je naisse sur un rocher, mais donnez-moi de la chance». (Traduction littérale du dicton libanais).

Ami aimait faire la lessive. Elle étalait son linge immaculé sur une longue corde accrochée au coin de la terrasse et se vantait de son blanc inaltéré. Tel un druide savant, elle faisait bouillir son linge blanc dans un gros chaudron en étain, et le remuait avec une longue cuillère en bois. Souvent en voyant la grosse casserole sur le feu, nous accourions, avides, pour y jeter un coup d'œil, mais vite nous revenions sur nos pas, déçus de ne trouver que des caleçons et des chaussettes mijotant dans une sauce au savon.

Après le déjeuner, c'était elle aussi qui lavait la vaisselle.

Elle prenait un soin particulier à frotter les verres et les couverts avec un petit chiffon, en s'arrêtant de temps à autres pour vérifier la brillance d'une fourchette ou pour humer un verre, et s'assurer qu'aucune mauvaise odeur n'en émanait. Ses casseroles en aluminium étaient vigoureusement récurées avec une *sifé*¹ et exposées au soleil devant la porte pour sécher. Elle les étalait durant toute l'après-midi de la plus grande à la plus petite, éblouissant par leur éclat les yeux des voisines envieuses qui osaient jaser sur sa propreté et son savoir-faire.

Le vendredi, elle redoublait de vigueur, surtout si on avait consommé du poisson. Elle séparait les assiettes des verres, et ajoutait une goutte d'eau de rose dans son mélange savonneux pour conjurer leur odeur. Elle attendait d'ailleurs impatiemment le vendeur de poissons, qui arrivait tôt le matin, dans sa

¹ *Sifé* : éponge métallique en laine d'acier.

vieille Mercedes noire, le coffre grand ouvert, étalant ses beaux poissons fraîchement pêchés la nuit au port de Tripoli.

– *Bhaitira kilo blira!*¹ hurlait le vieil homme de sa grosse bouche édentée, en sortant sa tête hâlée par la portière de la voiture. On courait derrière la bagnole poisseuse en imitant son accent et en se moquant de son incapacité de prononcer les «r» : «*Bhaitila kilo blila!*»

‘*Amti* examinait minutieusement les petits poissons entassés dans des paniers d’osier humides. Les voisines la rejoignaient. Étant toutes des «montagnardes», elles n’avaient aucune connaissance en la matière. ‘*Amti* se vantait devant elles de sa capacité à discerner l’heure de pêche de chaque poisson. Toutes l’écoutaient respectueusement et essayaient de puiser dans sa science.

‘*Amti* avait longtemps dirigé un restaurant et pouvait estimer, rien qu’en étudiant la brillance des petits yeux globuleux, la qualité de la pêche. Elle s’attardait parfois sur la couleur des nageoires et palpaït de ses grosses mains la chair couverte d’écailles pour en tester la fermeté. Les voisines lui tendaient l’argent et lui demandaient de faire le choix pour elles.

Car ‘*Amti* était non seulement érudite en matière de poisson, mais elle savait aussi scrupuleusement négocier les prix. Suivant son humeur du jour, ‘*Amti* imposait son tarif au vendeur désespéré, qui voyait le labeur de toute une journée se marchander au prix de quelques pièces de monnaie.

¹ *Bhaitira kilo blira* : une livre le kilo de daurades !

– Donne-moi ceux du fond du panier... Un kilo pour une demi-livre, c'est amplement suffisant ! Regarde leurs yeux qui flétrissent, il fait tellement chaud aujourd'hui, il faut arriver plus tôt, la marchandise se gâte...

Le vendeur plongeait ses mains dans les gros paniers et sortait des dizaines de poissons gluants en montrant fièrement leur qualité. Puis, voyant qu'elle sortait déjà la monnaie de son corset, dans une ultime tentative pour la convaincre de relever son offre, il tirait un petit couteau de sa poche et éventrait d'un coup quelques poissons, extirpant leurs entrailles visqueuses, pour lui prouver la fraîcheur de la pêche. Il finissait souvent par arracher in extremis un gentil compromis : 75 centimes le kilo. Elle lui tendait l'argent qu'il hésitait à prendre, saisissait les poissons, les distribuait aux voisines en leur expliquant comment les écailler et les frotter avec du sel. Puis elle prenait son sac, se retournait vers le vieil homme et le consolait en lui jetant son dernier appât : « Reviens vendredi prochain ! »

Plus tard, quand les premiers accrochages entre chrétiens et musulmans se déclenchèrent, les prix furent imposés suivant les derniers incidents.

– Si tu n'es pas content, ne remets plus les pieds ici ! lui intima un jour une voisine ; ça ne vous suffit pas de tuer nos hommes sur les routes ? Vous voulez aussi venir nous voler dans nos propres maisons ?

La femme, dont le cousin, chauffeur de taxi entre la montagne et Tripoli, avait été kidnappé et tué, criait toute sa haine à la face du seul musulman qu'elle connaissait.

– Qui sait s’il ne vient pas ici pour nous espionner? lança une autre, hostilement.

Encouragés par les cris de haine, les enfants s’approchèrent de la voiture noire et donnèrent quelques coups de pieds dans la carrosserie déjà abîmée. Le poissonnier prit l’argent qu’on lui tendit, monta dans sa voiture, et quitta le village en silence. Il ne revint plus.

‘Amti l’attendit toutes les semaines, mais la Mercedes noire ne réapparut jamais. *‘Amti* dut se contenter de boîtes de thon en conserve qu’elle vidait dans de petites assiettes et arrosait de jus de citron. *Rien ne remplace le vrai goût du poisson frais*, répétait-elle d’écoe.

Dès qu’elle avait fini son travail, en fin d’après-midi, elle s’asseyait avec *Sitti* sur le divan pour prendre un café et tentait de deviner pourquoi «ce vendredi» encore, il n’était point venu. L’absence du poissonnier confirmait leurs doutes: la situation du pays se dégradait et les violences se succédaient.

Je les contemplais toutes les deux, assises l’une à côté de l’autre sur le divan en bois. À force de vivre ensemble, elles avaient fini par se ressembler. Elles portaient toujours les mêmes robes noires confectionnées chez le même couturier et déroulaient leur bas en nylon jusqu’à la cheville en fin de journée. En les regardant assises ainsi, en silence, chacune perdue dans ses pensées, on aurait dit des jumelles. Elles avaient déjà fait un bon bout de chemin ensemble et se connaissaient presque par cœur. Le cruel ouragan qui les avait malmenées si tôt dans la vie, les avait rendues amèrement fortes et solidaires l’une envers l’autre.

Pas de chance, murmurait souvent *ʿAmti* en se levant de son divan.

L'histoire de *ʿAmti* était connue de tous mais personne ne voulait la raconter. Elle ressemblait à un poème douloureux qui se serait intitulé «Pas de chance».

Pour t'appeler belle Haïfa, je choisirai *pas de chance*.

Personne n'ose raconter ta triste histoire, *pas de chance*.

Les yeux se détournent, les bouches hésitent, *pas de chance*.

Ils sont partis et t'ont laissée toute seule, *pas de chance*.

Pour fuir ta solitude, tu te maries toute jeune, *pas de chance*.

Un colérique, un alcoolique, un psychotique, *pas de chance*.

Un soir, trois coups de son fusil déchirent ta chair, *pas de chance*.

Un soir, il pousse ta petite fille si violemment, *pas de chance*.

Que son petit crâne cogne le bord du *jorn*¹, *pas de chance*.

Tu ramasses en hurlant le petit corps sans vie, *pas de chance*.

Pas de chance, cries-tu en t'arrachant les cheveux, *pas de chance*!

¹ *Jorn* : mortier en pierre pour écraser la viande.

‘Ami s’arrachait souvent les cheveux. Je l’ai vue le faire le jour où l’on ramena le corps inanimé de Toni, le fils de la voisine. Elle virevoltait dans sa robe noire sur la terrasse en hurlant et en se frappant le visage.

En bas, sur la route, des hommes en tenue militaire et armés de mitraillettes dansaient en portant le cercueil en bois.

Oum Toni,¹ entourée de toute sa tribu, hurlait en écho, en agitant le portrait de son fils de vingt ans mort au combat. On jetait des pétales de fleurs, on pleurait, on criait vengeance. Puis je ne vis plus rien. Je courus à l’intérieur de la maison, fuyant les rafales de kalachnikovs tirées en l’air en signe de rage et de colère.

¹ *Oum Toni*: expression traditionnelle signifiant *la maman de Toni*. Les mères sont généralement nommées et désignées par le prénom de leur fils aîné.